GIDE, André. *Journal : 1889-1939*. Pléiade. Paris : Gallimard, 1951.

23.

Course un peu éreintante, de Bénouville à Étretat par le bord de la mer, avec Bassermann, Marcel et K. Je crains de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit — surtout après la conversation assez brillante de ce soir.

Offranville. 25 juillet.

J'ai stupidement laissé à Cuverville, dans la précipitation du départ, le petit carnet, frère de celui-ci, vieux seulement de quatre jours, mais sur lequel j'avais écrit hier soir, ou ce matin même, quelques réflexions assez sombres au sujet de X. La fatalité romancière voudra-t-elle qu'il les lise ? Pour un peu, j'en viendrais à le souhaiter; si peut-être elles amenaient chez lui quelque protestation, quelque réaction salutaire.

Mais comme pourtant je ne veux point y montrer de la complaisance, j'écris aussitôt à Em., la priant de mettre la main si possible sur ce carnet et de me le renvoyer chez J. É. Blanche.

J'écris ces lignes dans le train qui m'emporte à Offranville, d'où je pense m'embarquer demain pour Londres.

26.

J'étais à peine arrivé chez les Blanche qu'un incendie éclatait dans le bâtiment de ferme le plus voisin; ce n'était qu'un grand vieux hangar, heureusement vide de récoltes; il flamba tout entier, toit de chaume, poutres et colombage. Un grand entassement de fagots reliait ce bâtiment à un autre, qui sert de garage à l'auto et de logement au chauffeur. On commença par tout déménager en grande hâte; car le vent rabattait les flammes de ce côté et les fagots étaient une proie si facile qu'on doutait si l'on pourrait les écarter assez vite. Heureusement le vent changea de direction, secondant ainsi l'ouvrage insuffisant des pompes.

Depuis l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, que publiaient les journaux d'hier matin, les esprits sont si alarmés qu'en entendant le tocsin d'incendie, nombre de gens crurent à l'appel aux armes.

Ce matin le refus du délai que demandait la Russie met le comble à l'inquiétude; on ne parle plus d'autre chose et J. É. Blanche s'abandonne aux pressentiments

les plus noirs. Nous lisons à voix haute l'article de tête de *l'Écho de Paris ;* puis celui de *l'Homme libre* de Clémenceau, dans le salon où ce soir sont réunies Mme Blanche et ses deux sœurs. Je me suis mis au piano pour changer le cours des idées, ai joué quelques pièces ou fragments de pièces d'Albeniz, d'après la musique — puis, par cœur, le premier morceau de la *Sonate en si mineur* de Chopin, la première *Ballade,* le *Scherzo en si mineur,* le premier *Prélude* et celui en *mi b. maj.* Le tout horriblement mal, à la seule exception du premier prélude.

Il me semblait que j'avais au bout des bras les mains d'une autre personne; je me suis contraint néanmoins à jouer quand même; j'admire d'avoir pu mener jusqu'au bout la *Ballade.* J'aurais voulu que J. É. Blanche pût l'entendre à Cuverville, certains jours, quand je la joue *comme il faut.* Rien n'est plus différent de ce que j'obtenais ce soir. J'en suais.

Ces dames ont eu néanmoins la gentillesse de se montrer « charmées ».

27 juillet.

Une certaine détente ce matin. On est à la fois soulagé et comme déçu d'apprendre que la Serbie baisse pavillon. Le vent lui aussi est tombé; une épaisse pluie fine a suivi la bourrasque; je partirais; mais J. É. Blanche me propose d'aller cet après-midi voir Walter Sickert, et J. T. R. dont il me faisait hier un assez curieux portrait. Nous avons passé hier de longues heures à lire et à rapetasser son manuscrit. Dont ce matin j'ai écrit complètement trois pages — sans presque rien changer, du reste, que l'ordre des mots et des phrases, qui s'éparpillaient au hasard. Les extraordinaires défaillances de son style m'éclairent sur celles de sa peinture : il n'étreint jamais son objet; ses qualités sont toutes d'*impatience :* il se contente facilement. Dès qu'en la recopiant il a porté quatre retouches sur une page, il croit qu'il l'a « beaucoup travaillée » et comme il peint encore plus facilement qu'il n'écrit, il s'étonne de ne pas avancer plus vite. Il me demande : « Quand vous écriviez *la Porte Étroite,* est-ce que vous corrigiez beaucoup ? »

Trois dames titrées et riches sont venues cet après-midi; l'une (Comtesse de C. ?) m'a plu; grande voyageuse d'allures assez libres... mais c'est l'autre surtout qui m'a

parlé, m'entreprenant sur *la Porte Étroite,* qu'elle a « lue voici près de dix ans, mais qui a fait événement dans sa vie ». Elle me prend à part dans un coin, et, à chaque compliment qu'elle me fait, j'ai envie de lui tirer la langue, ou de lui crier : Merde! « Vous avez si bien su peindre la solitude des âmes. C'est tout autre chose que *Mensonges* ou que *la Dame devant le Miroir ;* il y a là une loi humaine qu'on n'avait pas encore énoncée. Le mur! Monsieur! l'affreux mur! c'est nous-mêmes qui l'élevons...

MOI. — Et sans lucarnes! Madame, sans lucarnes!

ELLE. — Impossible de communiquer. Quand on le sent entre les autres, on voudrait l'abattre.

MOI. — Mais les autres vous en voudraient, etc. »

Et cela continue... Il était temps d'écrire *les Caves.*

28 juillet.

L'auto m'a conduit à Dieppe où je pensais m'embarquer à midi. Déjà j'avais envoyé une dépêche à Valéry Larbaud lui annonçant mon arrivée à Newhaven, pensant que, de Hastings, il pourrait venir à ma rencontre. Une demi-heure après je lui envoyais une seconde dépêche, disant que je différais mon départ. Entre temps nous étions passés aux bureaux des journaux où les dépêches sont affichées (Mme Blanche et sa sœur sont venues à Dieppe avec moi) et rencontré Xavier Léon qui achève de nous alarmer. Impossible de s'éloigner en portant avec soi cette inquiétude atroce. Sans doute rentrerai-je à Cuverville demain. Déjà mes valises étaient sur le quai du bateau; on les fait recharger sur l'auto qui nous ramène. Mme Blanche a été prendre un peu d'argent au Crédit Lyonnais de Dieppe. Xavier Léon pense regagner Paris dès demain. Les omnibus des hôtels sont chargés des malles de gens qui partent. On s'attend au pire.

29.

Hier, du lever au coucher, nous n'avons parlé de rien d'autre. On ne peut distraire de *cela* sa pensée. En plus des journaux, les coups de téléphone de Mme Mühlfeld nous tiennent au courant matin et soir. « La situation est on ne peut plus grave », disait-elle vers 8 heures (par amabilité pour les Blanche, la buraliste avait maintenu les communications). Bien qu'elle n'ait voulu nommer

personne, il semble qu'elle dût tenir ses renseignements directement de Philippe Berthelot, dont le rôle, au ministère des Affaires étrangères, en l'absence des gouvernants, est des plus importants. Du reste Poincaré et Viviani rentrent aujourd'hui. Je lis avec le contentement le plus vif la lettre de Barrès, invitant au ralliement. Il y a malgré tout quelque réconfort à voir, devant cette menace affreuse, les intérêts particuliers s'effacer, et les dissensions, les discordes; en France l'émulation devient vite une sorte de furie qui pousse chaque citoyen à l'abnégation héroïque.

J'ai quelque peu souffert de n'avoir pu hier causer qu'avec des Juifs : les Xavier Léon, Mme Langweil, Stern. Ils croient devoir (j'excepte Stern) faire une sorte de surenchère chauvine, qui ne me paraît pas toujours de très bon aloi : « Bernstein a-t-il été assez admirable! s'écriait Mme Xavier Léon; nous avons lu sa déposition trois fois de suite à voix haute. » Quant à Mme Langweil, elle annonce que son gendre, « si l'orage éclate, reviendra de Florence à Paris tout aussitôt pour s'engager » — ce qui nous paraît assez difficile, puisqu'il est sujet italien... J'ai du reste été heureux de la conversation que j'ai pu avoir avec Xavier Léon, dont j'avais fait connaissance la veille et qui m'a beaucoup plu. Tout surpris d'apprendre qu'il n'a qu'un an de plus que moi; il a déjà l'aspect d'un vieillard. Il m'a dit son désir, en cas de guerre, d'organiser, pour employer la bonne volonté des réformés, un service de renseignements qui correspondrait avec les familles et les tiendrait au courant de l'état des blessés. Je lui ai donné mon adresse, le priant de m'appeler à la première alerte.

Et, toute la matinée, je me suis imaginé devant annoncer à Juliette la mort de son fils. Dans quelles horreurs allons-nous devoir plonger!

Au demeurant, l'approche du tragique, de quelque ordre qu'il soit, me galvanise. Le pauvre Blanche, par contre, m'avoue que ces nouvelles le démolissent et que, dans la matinée, il a dû aller cinq fois « au bout du couloir ». Il a ce qu'on appelle « la frousse ». Il prétend que, pour ne l'avoir point, il faut n'y voir point clair; puis inlassablement il exagère les calamités sans nombre et sans nom, qu'il voit se dresser devant lui.

Depuis déjà plus de deux ans, du reste, il sent grossir

et s'approcher l'orage et se refuse à placer quoi que ce soit de ce que lui rapportent ses portraits. Lazare Weiler lui a dit : « M. Blanche, voulez-vous un conseil : n'achetez rien. Gardez votre argent. Actions, parts de fondateurs, obligations même... dans quelque temps, ça ne sera plus que du papier; croyez-moi. » (Ce qui fait que, tant à Paris qu'à Londres et Bruxelles, il dispose à présent, en argent liquide, de sommes assez considérables qu'il va chercher à faire revenir en partie.)

Il s'inquiète beaucoup de savoir, en cas de guerre, où il devra habiter. A Offranville il redoute l'isolement; mais à Paris il craint l'émeute; Lépine le lui a dit un jour : « Si les bourgeois savaient combien, en cas d'insurrection, nous sommes mal outillés pour les défendre, ils ne dormiraient plus une seule nuit tranquilles! » Etc.

30 juillet.

Que valent les notes que j'ai prises ces jours derniers ? Je ne sais. Si je commence à me relire, je suis perdu. Je voudrais corriger, et pour peu qu'il y ait trop à reprendre j'arrêterai là ce carnet. Continuons.

A Cuverville depuis hier. Arrivé par le même train que Valentine et les deux petites. Vers le soir une dépêche de K. nous apprend qu'il s'est fait recaler à l'oral; ce qui veut dire aussi que son écrit était tout juste suffisant. T. ne cherche pas à dissimuler son dépit. (Mais de tous ceux qui entourent un enfant, les parents sont les plus aveugles.)

Devant la difficulté d'y apporter remède à présent, tandis qu'un peu plus tôt cela eût été beaucoup plus facile, l'irritation de T. s'exaspère. Il est bien forcé également de reconnaître qu'il n'a pas été bien inspiré en mettant K. dans la classe des Sciences; mais de ceci on ne parle pas.

La longue conversation que je parviens à avoir avec lui après dîner porte sur les dispositions à prendre pour l'an prochain. Je sais qu'il n'approuve pas mon idée d'envoyer K., l'an prochain, en Angleterre, et je lui concède que j'approuverais également tout autre projet qui enlèverait K. à ce déplorable milieu. Il croit qu'il suffirait de le mettre à un autre lycée. Je n'en suis pas convaincu.

Les journaux n'apprennent rien de bien sensationnel ce matin; Georges, qui revient du Havre, nous parle de l'interminable queue et des services d'ordre devant les sociétés de crédit où tout le monde vient prendre de l'argent. Au restaurant, avant de servir le client, les garçons l'avertissent qu'on n'acceptera pas les billets.

31 juillet.

L'on s'apprête à entrer dans un long tunnel plein de sang et d'ombre...

En réponse à une lettre de Copeau je télégraphie au Limon que nous attendons sa femme et ses enfants à Cuverville. Georges a reçu des ordres pour la réquisition des voitures et des chevaux. Il n'y en a que trois d'inscrits sur la commune; dont deux se sont couronnés depuis la dernière déclaration; le troisième appartient à X. — dont quatre fils vont être pris, et qui proteste. « Et avec quoi j'ferai mon travail, moi dont les fils sont déjà partis ?... Écoutez, M'sieur Gille *(sic)*, j'veux bien qu'on prenne mon cheval, mais alors il faut me l'payer. » Par contre Georges, dans l'après-midi, reçoit la visite de Y., qui, tout rouge et bégayant, vient lui avouer qu'il est en faute; son cheval aurait dû être déclaré; mais, au dernier recensement, « il n'avait pas tout à fait l'âge ». Georges lui fait lire le règlement, mentionnant la peine de 250 à 1.000 francs qu'il encourt, ce qui achève de décomposer le pauvre homme. On tiendra compte, je pense, de ce qu'il a deux fils sous les drapeaux; sans doute prendra-t-on pourtant son cheval, mais sans lui infliger d'amende.

Les caisses d'épargne refusent de donner plus de cinquante francs à la fois, et les banques ne répondent plus que proportionnellement aux demandes.

Nous attendons ce soir J. et K.

Il fait très orageux; un voile gris flotte entre le ciel et la terre. Avant-hier il faisait édéniquement beau; un de ces ciels au-dessous desquels on ne peut imaginer que du bonheur.

Bonnes conversations avec T.; je reste encore, auprès de lui, plein de gêne et de crainte; mais il m'a paru que je l'agaçais peut-être un peu moins.

T., dans la conversation qu'il a avec K. ce soir, est

beaucoup trop préoccupé de conserver son amitié; il lui parle non point en père, mais en camarade; et peut-être entre-t-il là-dedans un peu du besoin de se prouver qu'il est encore jeune, plus jeune qu'il ne paraît...

J'ai répondu un peu brutalement hier, à Em., qui me dérangeait de ma lecture; j'en suis resté attristé tout le soir.

J'ai le cœur fatigué depuis quelques jours, et particulièrement ce soir.

1er août.

J. est rentrée hier soir avec K., plus hurluberlue, plus passionnée, plus inconsciente que jamais. Je l'aime ainsi, et ses illogismes apportent à chaque repas un excès d'animation et de joie. Alors que chacun rassemble le plus d'argent qu'il peut, elle achète un assez coûteux « service » dont personne n'a nul besoin pour le moment.

Si L. ne nous envoie pas l'argent que je lui demande, je vais devoir laisser Cuverville avec, dans nos tiroirs, une somme dérisoirement insuffisante. Cuverville est la seule maison où viendront, de plusieurs lieues à la ronde, se nourrir les pauvres du pays; huit femmes, huit enfants au moins vont s'y trouver réunis, et, comme hommes, rien que Mius et K., le jour où T. et moi serons partis.

Journée d'attente angoissée. Pourquoi ne mobilise-t-on pas ? Tout le temps qu'on diffère est autant de gagné pour l'Allemagne. Sans doute est-ce un égard dû au parti socialiste que de se laisser attaquer. Le journal de ce matin nous apprend l'absurde assassinat de Jaurès.

Sous prétexte de cueillir des abricots j'ai été causer avec Mius. J'ai parlé de mon départ et de l'inquiétude où j'étais de laisser ici tant de femmes et d'enfants à peu près sans soutien. Il m'a dit alors son intention de ne pas quitter la maison en septembre.

« Non! non, je ne partirai pas comme ça; Monsieur peut être tranquille. Je paierai les trois cents francs de dédit s'il le faut. Mais je ne partirai pas. » Il dit ça du même ton grognon et buté qu'il prenait pour dire qu'il ne voulait plus faire les commissions au marché. Mais tous deux nous avions les larmes aux yeux en nous serrant la main.

Vers 3 heures, le tocsin a commencé à retentir. J. cependant affirmait d'abord, pour ne pas manquer une occasion de contredire, que c'était la cloche d'enterrement qui avait déjà sonné toute la matinée. J'ai couru chercher Mius dans le jardin, pour l'avertir; et comme je revenais, n'ayant pu rencontrer qu'Edmond, j'ai vu Em. dans l'allée aux fleurs, les traits décomposés, qui nous a dit en retenant ses sanglots : « Oui, c'est bien le tocsin; Hérouard vient de Criquetot; l'ordre de mobilisation est donné. »

Les enfants étaient partis pour Étretat à bicyclette. Par besoin de m'occuper, j'ai voulu aller à Criquetot porter deux lettres et prendre possession de l'enveloppe chargée que je savais être arrivée. Le tocsin s'était tu; après l'immense alarme promenée sur tout le pays, il n'y avait plus qu'un oppressant silence. Une pluie fine tombait par instants.

Dans les champs quelques gars prêts à partir continuaient leur labour; j'ai croisé sur la route Louis Freger, notre fermier, appelé le troisième jour, et sa mère qui va voir s'en aller ses deux enfants. Je n'ai su que leur serrer la main sans rien dire.

A Criquetot des gens sont arrêtés devant l'affiche qu'on vient de poser. On entend :

— Il paraît que, cette fois, c'est trente millions qu'ils nous demanderont.

— Nous entrons dans la saison des fausses nouvelles, ai-je crié.

— J'ai lu ça dans *le Matin,* a riposté l'homme.

A la poste j'entre pour causer avec la receveuse qui vient de perdre son père. L'enveloppe qu'elle me remet ne contient qu'une partie de la somme que j'avais demandée; L. (du moins un de ses commis) y a joint une lettre, s'excusant de ne pouvoir envoyer davantage.

Au retour, je ne rencontre personne. Devançant la mobilisation, on a déjà fait partir aujourd'hui à cinq heures les garçons boulangers, cordonniers, bourreliers, etc... — Au lieu de cœur je ne sens qu'un chiffon mouillé dans ma poitrine; l'idée fixe de la guerre est entre mes deux yeux comme une barre affreuse à quoi toutes mes pensées viennent buter.

Le soir, après dîner, où naturellement nous n'avons pu parler de rien d'autre, K. vient fumer une cigarette avec T. et moi dans le bureau. Je lui dis que, dans quelques jours, nous allons devoir partir, son père et moi, le laissant seul homme dans la maison avec sa mère, ses tantes et des enfants plus jeunes que lui; et je lui parle de son rôle dans cette maison, en cas d'attaque peut-être, — non tant de l'ennemi, que des malandrins venus des villes et mettant à sac la contrée...

Cet enfant que nous avions pu craindre tantôt un peu indifférent aux événements, m'écoute gravement. Son joli visage est dans l'ombre; il tient dissimulé dans sa main gauche son mouchoir en tampon qu'il porte par instants à ses joues.

2 août.

J'écris dans le train qui m'emmène à Paris; le dernier, dit-on, qui sera laissé à la disposition des voyageurs. Je m'angoissais à la pensée d'être bloqué à Cuverville... T. part avec moi.

A Paris, nous verrons à nous débrouiller et chercherons ce que nous pouvons faire. Avant de quitter Em. ce matin, je me suis agenouillé près d'elle (ce que je n'avais plus fait depuis...) et lui ai demandé de réciter « Notre Père ». J'ai fait cela pour elle, et mon orgueil a cédé sans peine à l'amour; du reste, tout mon cœur s'associait à sa prière.

K. était certainement très ému de nous voir partir. Mius nous a accompagnés; son désir était d'aller prendre des nouvelles de sa fille à Yvetot. J'avais son billet que, stupidement, je me suis laissé prendre au contrôle; ils n'acceptent les voyageurs de troisième que pour « les au delà de... ».

Foule sur le quai du départ, à la fois grave et vibrante. Un ouvrier passe en criant : « En route pour Berlin ! Et là-bas on rigolera ! » On sourit, mais on n'applaudit pas.

Arrivés à Paris avec à peine une heure de retard. Notre train était bondé. Nous avons perdu du temps à laisser d'abord passer tous les autres, de sorte qu'il nous a été impossible ensuite de trouver une auto, ou même une simple voiture. Par le chemin de ceinture nous avons

gagné Passy; une auto nous a, de là, menés rue Decamps. J'ai laissé ma valise chez l'oncle Charles et suis reparti presque aussitôt. L'oncle m'a paru extrêmement vieilli; il était vêtu de vêtements frangés; ses bottines à élastiques pâmées; on dirait Marmeladov. Combien je l'aime ainsi !

En quittant l'oncle, j'ai couru rue du Dragon. Ce malheureux Copeau s'y sera pris trop tard, et maintenant il s'affole, avec sa mère, sa belle-mère, sa femme et ses enfants dont il a la responsabilité. Quelle angoisse de ne savoir où le retrouver pour l'aider ! Il n'a laissé aucune indication au concierge... Je cours aux bureaux de la Revue; heureusement j'y trouve encore Tronche, qui n'est mobilisé que demain. Il est avec Mme Suarès et un jeune homme que j'ai déjà dû rencontrer je ne sais où. Tous partent, ou sont déjà partis... L'air est plein d'une angoisse abominable. Fantastique aspect de Paris, les rues, vides de voitures, pleines d'un peuple bizarre, à la fois surtendu et calme; des gens attendent sur la chaussée avec des malles; quelques braillards, aux portes des cabarets, gueulent *la Marseillaise*. Par instants une auto chargée de colis passe à toute vitesse.

Agnès Copeau, les trois enfants, la belle-mère et l'institutrice doivent être partis pour Cuverville. Je m'angoisse à penser à eux.

3 août.

J'ai dû rentrer à pied rue Decamps hier soir; passé chez Arthur Fontaine, mais qui n'y était pas. Le métro marche encore, mais avertit les voyageurs qu'il ne garantit aucune correspondance; de sorte que je descends gare Montparnasse. L'aspect de Paris est si étrange que je ne m'y reconnais plus et m'égare derrière l'École Militaire. Je rentre fourbu. Ne puis fermer l'œil de la nuit; je *sens* que tout le monde veille; toutes les dix minutes une auto parcourt à toute vitesse la rue Decamps, et beugle au tournant.

Vu Gérard ce matin, qui part demain pour Évreux, puis Châlons. Pierre Espinas va tenter de gagner les Sources dans l'auto qu'il voudrait laisser à la disposition de ma tante. Ils m'emmènent tous deux jusqu'à la rue du Dragon où je trouve Copeau encore couché. Il a conduit hier toute sa famille à la gare Saint-Lazare. Il me tarde de savoir s'ils ont pu arriver jusqu'à Cuverville. Pour-

quoi s'y est-il pris si tard ? Encore un qui pense que « les choses vont s'arranger ! »...

Copeau et moi nous allons aux bureaux de la Revue. En route nous croisons Jouvet que nous emmenons. Conversation avec Tronche que nous devons retrouver rue Madame à 5 heures, pour partager ce qui reste en caisse, selon les besoins de chacun.

Puis Copeau et moi nous partons à la recherche d'Arthur Fontaine, introuvable avenue de Saxe, introuvable au ministère du Travail, introuvable rue de Varenne. Nous nous perdons et faisons beaucoup trop de chemin. Enfin je quitte Copeau pour tâcher d'aller retrouver Jean Schlumberger à la Croix-Rouge où l'on me dit qu'il a pris la direction d'un bureau. La direction centrale est au 21, rue François-Ier. Une animation extraordinaire; des dames de toutes les classes de la société, mais principalement de la haute, inscrivent sur des registres les offres des bonnes volontés qui se proposent. Je ne trouve pas Jean Schlumberger, mais suis happé par Sert et Mme Edwards qui, ici comme partout, prend aussitôt un rôle de premier plan. De son autorité privée, munie des insignes de la Croix-Rouge, elle a été dans son auto d'hôtel en hôtel, réquisitionner une grande quantité de draps de lits et de serviettes, qu'elle apporte à la société. Elle apporte mieux encore : tout un hôtel, l'*Hôtel du Rhin* qui, cédant encore plus à la crainte d'être mis à sac en raison de son nom, qu'à un élan de générosité, met à la disposition de la Croix-Rouge la totalité de ses chambres, de sa literie, lingerie, etc... On dit qu'un autre hôtel, plus important encore (*Ritz*, je crois), fera de même. Il s'agit seulement de faire accepter ça par le ministère de la Guerre.

Si je ne trouve pas d'engagement possible du côté d'Arthur Fontaine, je m'enrôlerai à la Croix-Rouge, où déjà Ghéon s'est proposé comme médecin.

En attendant je me laisse emmener par Mme Edwards au dispensaire, où nous déchargeons, Sert et moi, les quatre pesants ballots de draps. Puis aux Affaires étrangères où nous parlons d'abord à Philippe Berthelot, puis à je ne sais qui, plus spécialement occupé de ces choses. Sans doute le drapeau de la Croix-Rouge flottera ce soir sur l'*Hôtel du Rhin*.

Je déjeune chez Mme Edwards, d'œufs à la coque et

d'une tranche de *pressed beef*. Puis vais dormir un instant chez Copeau, pour tâcher de ne pas flancher trop vite.

En regagnant la rue du Dragon, j'assiste au sac d'une laiterie Maggi. J'arrive un peu tard; le magasin est déjà vide; deux grands gaillards, avec la demi-approbation des agents, achèvent de briser les glaces de la devanture à coups d'une sorte de râteau de bois. L'un d'eux est monté sur le manteau de l'étalage; il tient une grosse cafetière de terre brune, qu'il montre à la foule, puis jette sur la chaussée où elle se brise avec fracas. On applaudit beaucoup.

Ce matin, des voyous profitaient du défaut de police pour démantibuler un petit appareil de pesage automatique et le dépouiller de sa recette de gros sous.

On reste à peu près sans nouvelles. Ceci pourtant qui paraît monstrueux, stupéfiant, incroyable : M. de Schœn est encore à Paris!

4 août.

M. de Schœn est parti. C'est hier qu'il a fait connaître cette décision.

— C'est bien, Monsieur, lui a dit Viviani (Marcel qui le rapportait hier, le tient de Dumas le professeur, qui le tenait lui-même de haut lieu). — C'est bien, Monsieur. On mettra un wagon spécial à votre disposition.

— C'est que... je dois vous dire..., a répondu de Schœn, nous sommes quatre-vingt-dix...

Copeau rencontre Werth sur le trottoir...

« J'arrive par hasard. Mais qu'est-ce que j'apprends! C'est la barbarie! Le moyen âge. A quoi sert ce que nous avons fait! »

Péguy disait à Paul Laurens : « Il y a des gens qui sont extraordinaires. Ils s'étonnent de ne plus trouver les gens et les choses aux places accoutumées. Ils s'imaginent qu'ils vont pouvoir superposer l'état de guerre à l'état de paix; et puis ils s'étonnent que ça ne coïncide pas, que ça ne rentre pas dans les petits trous. »

Gérard, tandis que j'écris ceci (rue Decamps où j'ai couché), fait ses derniers préparatifs; il part dans une heure (il est 7 heures du matin). Hier nous avons vu partir Tronche extraordinairement vibrant et martial. De quel cœur nous l'avons embrassé! — à la Revue

d'abord, où nous étions Copeau, Ghéon, Mme Lemarié, Mme Gallimard, et moi. Est venu aussi André Salmon, qui va s'engager dans je ne sais quel corps; exquis, mais qui paraît si frêle! et l'ami de Tronche qui déjà l'accompagnait hier. Nous avons été voir Laurens, Copeau, Ghéon et moi; puis retrouvé Tronche en face de la gare Montparnasse où nous l'avons laissé.

Été dîner ensuite au café de Flore où sont venus nous retrouver Suzanne Bing, Marcel et Jean Schlumberger.

Après dîner, Ghéon rentre chez Copeau et comme Marcel a sa bicyclette, je rentre seul à pied, sous la pluie, ruminant à loisir tous les événements de ce jour.

Le peuple est admirable d'enthousiasme, de calme et de résolution. Si l'Angleterre marche, les chances sont nettement de notre côté, mais l'Angleterre marchera-t-elle ? Le parlement propose un vote de plus d'un milliard de subventions militaires.

5 août.

Hier, envahissement de la Belgique. Schœn est parti.

Passé la matinée à Auteuil. Rencontré Pierre de Lanux en sortant de chez mon oncle. Il m'apprend ses fiançailles. Il m'accompagne rue du Ranelagh où je m'annonce à déjeuner. Chez les Allégret où ils sont quatorze, les provisions manquent; je vais avec André Allégret à la villa où nous faisons sauter la porte de l'armoire aux provisions, et mettons dans une serviette et dans un filet tout ce que nous pouvons porter de macaroni, riz, nouilles, sucre, vermicelle, etc. Plus une bouteille de punch que je vais porter chez André Ruyters. Tout le reste nous l'apportons aux Allégret.

La pauvre vieille Catherine est là, par miracle; elle s'émeut à me revoir et me raconte que son fils aîné est parti sur la frontière belge. Je lui donne du sucre et des pâtes, mais j'oublie au dernier moment de lui laisser de l'argent. Il faudra que je retourne réparer cela aujourd'hui.

Déjeuner avec Marcel et Ghéon chez Ruyters.

Nous repassons chez l'oncle prendre ma valise; nous sommes Ghéon et moi avec un inconnu qui accepte que nous montions avec lui dans l'auto qu'il vient d'arrêter. Nous posons en consigne ma valise au dispensaire

de la Croix-Rouge, où nous retrouvons Mme Edwards. Je laisse Ghéon filer sur les boulevards et je vais poser ma valise chez Jean Schlumberger.

Dîner avec Copeau au *Café de Flore*.

Il est un peu exaspéré de sa journée. Entré aux Invalides à 9 heures du matin, il n'a pu recevoir d'instructions que vers la fin de la matinée. Et quelles instructions! On lui a remis deux francs cinquante pour sa journée, puis dit qu'il pouvait aller déjeuner. L'après-midi, il s'est retrouvé dans une salle avec quelques déchets d'humanité et rien à faire...

Mais ça pourra venir. Tout l'effort, pour le moment, est porté vers l'Est, et ce qui souffre un peu c'est l'approvisionnement de Paris. Les marchandises sont bien arrivées en gare, mais on ne sait comment les transporter aux Halles, car tous les camions ont été réquisitionnés.

L'entente, l'ordre, le calme et la résolution de tous les esprits est admirable.

Après dîner visite à Blum.

J'ai honte à noter ici sèchement l'emploi de ces heures si palpitantes et gonflées de vie, mais une mauvaise nuit m'a laissé l'esprit lourd; ces notes m'intéresseront plus tard, et me serviront de points de repère.

Passé la matinée à rechercher la femme de ménage, rue du Cherche-Midi; puis passé un quart d'heure au *Mercure*, où l'on galvanise dans la mesure du possible; mais combien tout y paraît vieux, fané, sceptique et veule, quand on vient de la *N. R. F.* !

5 août.

L'Allemagne déclare la guerre à la Belgique. L'Angleterre à l'Allemagne.

6 août.

L'idée d'un écrasement possible de l'Allemagne s'enhardit peu à peu; on s'en défend; on ne se persuade pas que ce n'est pas possible. L'admirable tenue du gouvernement, de chacun et de toute la France, aussi bien que de tous les peuples voisins, permet de tout espérer.

On entrevoit le commencement d'une ère nouvelle : les États-Unis d'Europe liés par un traité limitant leurs armements; l'Allemagne réduite ou dissoute; Trieste rendu aux Italiens, le Schleswig au Danemark; et sur-

tout l'Alsace à la France. Chacun parle de ce remaniement de la carte, comme du numéro suivant d'un feuilleton.

7 août.

Été hier matin chez les Théo; déjeuné chez un bistro près de la rue François-Ier où j'ai travaillé toute l'après-midi à relever des listes de brancardiers.

Dîner chez Arthur Fontaine, avec Copeau.

Ce matin à la Croix-Rouge. J'ai mal à la gorge, mal à la tête.

Été au Laugier où j'espérais me reposer. Personne. Reparti par la pluie battante.

Rentré prendre un cachet d'antigrippine, complètement fourbu et prêt à me laisser balayer. Mieux vaut ne rien écrire.

Aucune nouvelle de Cuverville.

Je me suis fait du thé et j'ai pioncé une heure. Tout ressuscité je regagne lentement, par le Luxembourg, le carrefour où j'espère trouver Copeau.

Plusieurs portes du jardin sont fermées. Des enfants jouent. Un groupe de petites filles suivent et conspuent un pauvre être aux traits fripés comme s'il avait trempé dans l'eau bouillante ou le vitriol. Il est en culottes courtes; de dos on dirait un collégien de douze ans; quand on le voit de face, il a quarante ans. Les petites viennent le toucher, rient et crient : « Quel âge que t'as ? » Il sourit sans répondre.

Devant ma semonce indignée, le groupe se disperse.

Hier, en allant chez Fontaine, j'ai vu passer à tabac deux mioches dont l'aîné n'avait pas 12 ans. « Arrêtez-les! Arrêtez-les! » criait un ouvrier. Un passant abattit l'aîné d'une énorme gifle. Le petit, terrifié, continuait de courir; il courait de toutes ses forces... On le ramena près de l'autre, dont la joue était rouge et déjà tuméfiée.

Il protestait éperdument et lâchement :

— Moi j'ai rien fait. C'est l'autre.

— Voilà un quart d'heure que je les observe, reprenait l'ouvrier.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils ont brisé la vitre d'un avertisseur d'incendie et cherché à voler « la lance ».

Autour d'eux, un attroupement compact. Les deux

petits n'ont nullement l'air d'apaches; sans doute des enfants de boutiquiers; ils sont malingres. Je regarde le petit trembler. Il n'y a dans la foule personne qui ne se déclare *contre eux*. Au demeurant je suis bien d'avis, moi aussi, qu'il faut les mener devant le commissaire et les terroriser un peu.

Copeau vient à moi, comme je traverse le boulevard Saint-Germain. Il me tend une excellente lettre de sa femme qu'il vient de recevoir. Enfin!

Je l'accompagne jusqu'à l'Opéra. Presque à voix basse, il me dit ce qu'il croit tenir de source assez certaine : « Les Français seraient entrés dans Mulhouse... »

Cependant Liége résiste toujours.

Tour de boulevard après dîner. Rencontre de Valery Larbaud sur les boulevards. Sur chaque refuge, un petit bouquet de sergots, qui surveillent les trottoirs épurés.

8 août.

Ghéon part demain pour Nouvion-en-Thiérache.

Journée passée à la Croix-Rouge, comme la veille, à inscrire ceux qui s'offrent, et à classer des fiches.

Déjeuner chez les Théo, avec Marcel Drouin et les Schlumberger.

9 août.

Combat d'Altkirch.
Les Français à Mulhouse.
Résistance obstinée de Liége.
Les Allemands se retirent.

Lundi 10 août.

Ce matin, enfin, une longue, exquise et réconfortante lettre de Em. Tout semble aller très bien à Cuverville.

Édouard y a fait une apparition dimanche (avant-dernier) avant de s'engager.

« Voilà quarante-quatre ans que nous leur montrons le derrière. Nous allons maintenant leur montrer la figure; et ils s'en souviendront! »

Le 8 au soir, dîner avec Valery Larbaud; puis soirée chez Suarès où nous retrouvons Copeau et Pierre de Lanux.

Comme Larbaud et moi nous remontions la rue de Rennes, nous fûmes abordés dans l'ombre par une grande femme vêtue d'un vieux manteau de voyage brunâtre, qui portait sous le bras un paquet enveloppé de journal. Son visage était couvert d'une voilette. Sa voix, comme tout son être, tremblait. Elle nous dit : « Sprechen sie deutsch ? », et comme je répondais : « Ein wenig », elle nous raconta, sans larmes, mais sur un ton désespéré, qu'elle n'avait pas mangé de deux jours; qu'on ne voulait plus la laisser entrer à son hôtel où elle n'avait pu payer sa chambre, et qu'elle errait dans les rues depuis ce matin, morte de fatigue.

Nous lui dîmes d'abord qu'elle n'avait qu'à se rendre au commissariat.

— J'y ai déjà été ce matin, répondit-elle en allemand; je n'ai pu me faire inscrire.

— Retournez-y avec nous.

Elle protesta qu'elle était trop lasse; nous vîmes que ce qu'elle souhaitait c'était un peu d'argent qui lui permît d'occuper sa chambre encore cette nuit. Elle demeurait rue du Dragon, à peu près en face de l'appartement de Copeau. Nous l'accompagnâmes jusque-là et entrâmes parlementer avec le patron de l'hôtel. Elle ne devait que cinq francs, que nous versâmes; et comme elle payait à la semaine elle eût pu demeurer là lundi; mais nous l'engageâmes à aller se livrer dès le lendemain. C'était une couturière, installée depuis trois mois dans la maison, et qui semblait parfaitement honnête...

Nous nous amusons beaucoup, chez Suarès, des bluffs allemands : arrêtés par un des forts de Liége et désespérant d'en venir à bout, ils ont écrit une lettre au gouverneur de la place, conçue à peu près dans ces termes : « Si vous refusez de vous rendre, nous nous verrons forcés à notre grand regret d'envoyer contre vous un de nos zeppelins, qui vous lancera de la picrite. » Il faut dire cela sur le ton du père Ubu.

Hier soir je regagnais Auteuil après mon service à la Croix-Rouge; j'allais m'arrêter chez l'oncle Charles Gide. Une auto devant la porte : c'était Jeanne Espinas qui venait d'arriver avec ses trois petits et la bonne. Partie de Boulogne à 6 heures du matin, elle avait voyagé sans

encombre; simplement elle avait dû mettre pied à terre au passage d'un pont.

J'avais déjeuné avec Ghéon et Copeau. Ghéon partait peu après pour Nouvion. Dullin vint un instant au *Café de Flore* où nous étions. Il arrive d'Espagne où couraient, nous dit-il, les plus extravagantes nouvelles répandues par les dépêches de Berlin : « Assassinat de Poincaré. Commune à Paris. La France envahie par l'armée allemande. » Ce n'est qu'à la frontière qu'il a pu comprendre ce qu'il en était.

Jeanne Espinas durant tout le parcours de l'auto était frappée par l'aspect « en fête » du pays.

Visite chez les Allégret — et chez Gilbert le pharmacien (je m'inquiétais s'il avait assez d'argent).

Dîner chez les Ruyters avec les Schlumberger. André Ruyters, féroce, se déclare résolu à tuer tout ce qu'il rencontrera devant lui d'allemand, aussi bien femmes et enfants que soldats. Avant le dîner, il me confiait que mes propos du premier jour l'avaient beaucoup choqué, car il n'admet pas qu'on puisse parler d'autre chose que de la guerre. Cela m'a mis dans un grand malaise et du coup j'ai cessé d'être naturel devant lui. Je sentais qu'il jugeait mes paroles, de sorte que je n'ai plus rien pu dire de sensé.

On nous apprend ce soir à la Croix-Rouge (où j'ai travaillé tout le jour) que l'on est décidé à ne prendre aucun infirmier ni aucun brancardier homme — de sorte que tout ce qu'on a fait depuis huit jours est vain.

11 août.

Les journaux annoncent en termes couverts le recul des troupes à Mulhouse. Avant-hier, il semblait que Mulhouse fût repris; ce n'était qu'une pointe hardie, qui sans doute va coûter la vie à mainte famille de la ville.

Ce soir les journaux expliquent ce recul; il semble n'avoir rien d'alarmant. Mais on fait prévoir pour un jour très prochain une bataille qui s'annonce formidable.

Passé tout le jour à la Croix-Rouge, excepté l'heure passée chez Ruyters qui part à midi pour Évreux.

Déjeuné chez les Théo.

et on la dirigea sur Bâle, puis sur Genève — après plusieurs faux mouvements. A Bâle, elle alla aussitôt trouver le consul anglais, qui la reçut fort mal et refusa sommairement de recevoir d'autres Anglaises qui voyageaient avec elle. Il lui apparut nettement que ce consul, représentant l'Angleterre, devait être un Allemand. « Inutile de chercher à atteindre Paris, lui dit-on. Vous n'y parviendrez pas. Paris est en pleine révolution (est « en feu », disaient d'autres). Retournez donc en Allemagne, c'est là que vous serez le mieux. » Elle n'a rencontré personne en Suisse qui ne crût à ces faux rapports. Les journaux de là-bas, dit-elle, pour faire acte d'impartialité, se contentent de publier, en regard des dépêches de l'agence Wolf, celles de l'agence Havas, laissant le public libre de faire son choix et d'accepter pour vrai ce qui lui paraît le plus vraisemblable : la Commune de Paris, ou la France entière marchant comme un seul homme. Vous pensez bien que ce n'est pas cette dernière nouvelle qu'on va croire — non plus que la résistance de Liége et le désarroi de cette armée que, depuis des années, on s'est habitué à considérer comme formidable, invincible, etc...

Ce n'est qu'en rentrant en France, qu'elle a pu se rendre compte de la réalité. A Dijon, elle vit en gare, des wagons immobiles, clos; des soldats sans armes étaient assis sur les marchepieds. Elle s'étonnait déjà que ces soldats n'eussent pas l'uniforme allemand, tant elle s'était faite à l'idée d'une France conquise. « Les soldats allemands sont dans l'intérieur », lui expliqua-t-on. C'étaient des wagons emplis de prisonniers.

Sitôt de retour à Paris, elle a été se plaindre à l'Ambassade d'Angleterre de l'attitude des consuls anglais en Suisse : tout semble indiquer qu'ils n'ont souci que de faire le jeu de l'Allemagne. Ce qu'elle rapportait a paru si grave et si important que le secrétaire qui la recevait lui a demandé de bien vouloir rédiger un rapport; ce qu'elle fit aussitôt rentrée chez elle.

Dullin qui revient d'Espagne raconte exactement la même chose. Ce n'est qu'après avoir passé la frontière qu'il s'est laissé convaincre que Poincaré n'était peut-être pas assassiné, le Louvre peut-être pas en flammes...

Nous avons été, Théo et moi, chercher des journaux étrangers sur les boulevards : les journaux belges arrivent de nouveau depuis deux jours. Mais pas un seul journal

suisse n'a passé la frontière depuis la déclaration de guerre; ce qui explique que, réciproquement, la Suisse soit sans autres nouvelles que celles que lui verse l'Allemagne.

Passé de nouveau ma matinée à la Croix-Rouge; à ne rien faire qu'à décourager ceux qui se présentent. C'est sans doute ma dernière séance là-bas. Rien d'absurde comme ce travail qu'on sent à présent ne pouvoir aboutir à rien. Les hôpitaux sont tout organisés et refusent les équipes que nous leur proposons. Ces équipes inemployées se disloquent. Beaucoup se présentaient dans l'espoir d'être nourris. Que vont devenir tous ces gens sans argent, sans travail ?

Hier j'ai vu, près du Parc Monceau, deux petits garçons de 6 et 11 ans à peu près. Tous deux étaient en loques, sans linge, sans chaussettes, le visage hâve et non lavé, souriant quand même. L'aîné portait au bras un grand panier carré où, sur un lit de branches de pin, s'étalaient quelques fleurs fanées; il tenait à la main une sorte de bouquet, je devrais dire : de balai, dont il mâchurait puis crachait les pétales; les fleurs étaient si sales, si flétries que je n'ai pu les reconnaître.

— Il n'est pas bien joli, ton bouquet, mon pauvre garçon, lui ai-je dit; qui est-ce qui va bien pouvoir t'acheter ça ?

Alors d'un coup de main il a rassemblé dans son panier une poignée d'œillets point trop fanés :

— Tenez, M'sieur; ça c'est du frais. Prenez-les pour cinquante centimes.

Il cherchait moins à m'apitoyer qu'à m'amuser, prêt à rire lui-même, à blaguer; et tandis qu'il s'éloignait avec son frère, je les ai vus allumer chacun une cigarette.

Jean Schlumberger a déjeuné avec sa mère, aujourd'hui 15. Elle rentre du Val-Richer. Elle confirme de source certaine que les Français sont à Colmar depuis quatre ou cinq jours. Certainement le gouvernement réserve cette nouvelle; il est bon d'avoir un peu de joie sur la planche.

Le ciel s'est couvert dans la nuit et, au petit matin, a éclaté à l'est de Paris un gros orage.

Les premiers roulements de tonnerre vers 4 heures

du matin semblaient des explosions de bombes, à croire qu'un vol de zeppelins s'était rué sur Paris. Et, dans le demi-sommeil, j'ai longtemps imaginé que Paris était bombardé, et même que c'était la fin du monde. A mon peu d'émotion je comprenais que j'avais pris mon parti de tout; mais c'était en rêve. Au demeurant, puis-je savoir comment je réagirais, en face du danger réel ? De quelle simple étoffe sont faits ceux qui, à toute heure de jour et de nuit, peuvent répondre d'eux! Combien de soldats attendent anxieusement que l'événement leur révèle s'ils sont courageux ? Et celui qui ne réagit pas comme *il voudrait* — dont la volonté seule est courageuse!...

Le désespoir de celui qui se croit lâche, parce qu'il a cédé à une défaillance momentanée — alors qu'il s'espérait valeureux. *(Lord Jim)*.

Copeau est venu dîner au Laugier; je l'ai raccompagné un peu, et lui ai raconté ma visite au pauvre vieux La Pérouse. Oui, hier après-midi, j'ai pensé que je ne pouvais rien faire de mieux que d'aller le voir. Mme de La Pérouse m'a ouvert et tout aussitôt m'a entrepris, et s'est répandue en récriminations contre son mari qui, dit-elle, ne sait que faire pour lui être désagréable et a inventé maintenant de se laisser mourir de faim. Depuis quelques jours, depuis même, je crois, la déclaration de la guerre, il refuse à peu près toute nourriture. Après quelques simagrées, elle s'est levée pour « m'annoncer ». Et comme elle m'avertissait que « Monsieur de La Pérouse » était couché, j'ai parlé d'aller dans sa chambre.

« Oh! Monsieur, c'est à peine si vous pourriez entrer; Monsieur de La Pérouse est si maniaque que jamais il n'est permis, chez lui, de rien ranger... »

Mais quand elle revient c'est pour m'annoncer que Monsieur de La Pérouse m'attend.

La chambre où je pénètre pour la première fois est assez sombre, à cause des volets qui ne sont qu'entr'ouverts. La fenêtre ouverte et sans rideaux donne sur la cour et l'entre-bâillement des volets ne permet pas aux regards des voisins de pénétrer dans la pièce.

Le père La Pérouse n'est pas couché. Tout contre le lit, il gît, affaissé dans un fauteuil d'acajou dont le velours grenat montre la corde et la bourre. Dans un autre fauteuil exactement semblable, je m'assieds. A peine s'il fait un geste quand j'entre; il se laisse prendre la main gauche inerte; il est appuyé du côté droit contre une table carrée où son coude pose sur deux petits oreillers qui ont la forme de « cosy » pour le thé; sur un plan inférieur de la même table reposent l'une dans l'autre deux cuvettes de métal. Je garde sa main dans la mienne et passe mon bras derrière lui, sans rien dire. Lui non plus ne parle pas. J'observe son visage marbré de rouge et de jaune, livide par endroits et qui semble de si étrange matière, que si on écorchait la peau, il sortirait tout autre chose que du sang par l'écorchure. Je regarde l'étrange désordre de la chambre : à droite, un amoncellement de cartons à chapeaux qui rejoint presque le plafond; puis une commode sur une moitié de laquelle sont entassés des livres brochés; sur l'autre moitié, une bouteille de cidre dans une casserole, une verre sale, un petit réchaud et quelques lampes à essence dont l'une brûle imperceptiblement. A gauche, devant la cheminée, une table basse présente une collection de pots mystérieux, tous de même calibre et portant couvercle. Au milieu de la pièce, une autre table avec des objets de toilette, et sous cette table, une poubelle emplie de vieilles chaussures.

A la fin le pauvre vieux soulève un peu la tête et murmure :

« Je suis bien faible. »

Je tâche, alors, de le décider à accepter un peu de nourriture; il finit par m'avouer que, à côté du manque d'appétit, il y a chez lui une volonté de ne plus manger, d'en finir. Puis, se tournant vers moi :

« Soyez bon : donnez-moi à boire. Un peu de cidre. » Et il désigne d'une main molle la bouteille.

Je refuse de lui en verser plus d'un quart de verre.

« Ah! je boirais la mer! » dit-il.

Cependant, tout en causant, je l'amène peu à peu à l'idée d'accepter un potage de lait et de gruau que Mme de La Pérouse va lui préparer. Et, tandis que le potage chauffe, il revient sur d'anciens griefs : en particulier la jalousie de sa femme pour tous ceux qui lui témoignent de l'estime et de la sympathie :

« Elle a tous les défauts », dit-il; puis, se reprenant, il ajoute : *tous les petits*.

Pour la première fois, je m'informe des motifs qui

l'ont amené à épouser Mme de La Pérouse. Comme il était aisé de le supposer, ces motifs sont uniquement sentimentaux : il l'aimait. Et, revenant sur le passé, il me parle de son frère, ce frère qu'il aimait d'un amour tendre et passionné et qui mourut à l'âge de 17 ans. La Pérouse avait alors à peine un peu plus de 21 ans. Peu de mois après, il se mariait. Dans une petite malle dont il gardait la clef, il avait enfermé les lettres de son frère, qu'il resta plusieurs années sans *oser* relire. Puis, un jour (et sans doute après ses premiers déboires conjugaux), il s'enferma dans une chambre où il savait qu'il ne serait point dérangé, ouvrit la petite malle et relut cette correspondance. A partir de ce jour, il prit l'habitude de chercher dans cette lecture une consolation et un appui : c'étaient des heures où il pouvait être à peu près sûr de n'être point surveillé par sa femme. Mais il acquit bientôt la certitude qu'elle l'épiait et suspectait ce petit coffret; elle fouillait depuis longtemps dans ses tiroirs, dans ses autres papiers. Le jour vint où, ouvrant le coffret, La Pérouse y trouva les lettres de son frère en désordre. « C'était, me dit-il, comme si quelqu'un les avait vite remises là-dedans au hasard, quelqu'un qui eût été surpris dans leur lecture et n'aurait pas eu le temps de les ranger. » Il n'eut avec Mme de La Pérouse aucune explication, mais il brûla aussitôt ces papiers.

Il me parle ensuite de son excessive timidité, qui si souvent le fit mal juger. C'est ainsi qu'il ne put jamais exprimer sa reconnaissance à Mme de Rothschild qui, à diverses reprises, l'avait obligé de manière exquise. Désireux de lui parler, il se rendit à une invitation, un bal, arriva l'un des premiers, ne put prendre sur lui de l'approcher aux rares instants qu'il la voyait seule, resta l'un des derniers, et, comme la seule personne qu'il connaissait à ce bal constamment l'entraînait vers le buffet, il dut passer pour un boustifailleur. C'est resté comme un cuisant remords.

Il parle avec une extrême lenteur, sans se tourner vers moi, les regards dans le vide; par instants j'entends un singulier bruit dans sa bouche; on dirait qu'il croque ses dents. Puis cependant il s'anime; encore une fois je parviens à le rassurer, à le consoler; sans doute aussi le potage qu'il a pris (« avec plaisir », a-t-il avoué), le remonte; à présent, tout étonné de lui-même, il demande

que je l'aide à se lever; il cherche son chapeau; il veut sortir. Nous descendons ensemble, et quand, dans la rue, je le quitte, je sens son regard, longtemps, qui me suit et, quand je me retourne encore, il me fait signe...

17 août.

Déclaration de guerre du Japon à l'Allemagne.

Hier, très mauvaise matinée — peut-être due simplement à ceci que je m'étais couché trop tard la veille, honteux que j'étais d'avoir si mal employé ma journée et désireux, avant de me coucher, de lire encore (le livre de Chuquet sur 1870).

Après déjeuner est venue une dame amie des Théo, qui revenait de Bayreuth, par Bruxelles; son récit était on ne peut plus émouvant. Elle assista à la dernière représentation; tout se passa dans un grand calme; la mobilisation (ou la déclaration de guerre ?) venait d'être affichée. Au sortir du théâtre, en robe de soirée, elle alla à la gare demander à quelle heure elle aurait un train qui la pût emmener vers le Luxembourg. Sur les indications qu'elle reçut, elle rentra en hâte faire ses malles et partit à 5 heures du matin.

Après des difficultés inouïes, elle parvint en Belgique. Elle nous parla du calme admirable de Bruxelles, mais aussi de la haine qu'ont excitée les Allemands. On n'a pas eu là-bas la sage précaution qui fit, à Paris, fermer les boutiques des armuriers; celles-ci furent pillées aussitôt, de sorte que nombre de civils sont prêts à toutes les imprudences. On a mis à sac tous les hôtels, toutes les boutiques allemandes, dont il ne reste plus que les murs. La région à l'entour de Liége est complètement dévastée.

A 4 heures j'ai été sonner à la porte de Paul Desjardins. Il écoute tout ce qu'on lui dit avec un « Ah! vraiment!!! » courtois et souriant, qui sous-entend toutes les réserves. Il va de soi qu'il connaissait déjà tout ce qu'il feignait d'apprendre par ma bouche, et l'avait fait passer au filtre de sa critique. Il prépare, avec l'assentiment de Viviani, un bulletin qu'on se propose de tirer à plus de cent mille exemplaires (il m'a dit le chiffre exact) qui contiendra maints récits, reportages, lettres de soldats, de gens ayant vu, etc., et suivis de commentaires et de la « leçon à dégager » de ces faits.

A 5 heures, je vais chez Belot, le professeur de philosophie, que je ne connais pas encore; j'ai été convoqué par Élie Allégret à retrouver, rue du Ranelagh où il habite, divers professeurs et philosophes, etc., qui s'inquiètent de la situation où l'état de guerre laisse les jeunes gens de 12 à 18 ans, désœuvrés. Tristan Bernard est là, Élie Allégret, mon oncle Charles, Marcel Drouin, Buisson (?)... Nous sommes en tout quatorze... Tristan Bernard parle d'une voix douce et basse, qu'on écoute d'autant plus qu'on l'entend à peine; je suis assis à côté de lui et parfois il met sa main sur mon bras ou sur mon épaule; il dit « mon ami Gide » en parlant de moi; cela me déplairait d'un autre, mais il y a dans son geste et dans le ton de sa voix plus de bonhomie que d'indiscrète familiarité, quelque chose d'ironique et de bon dans son sourire. Il propose d'occuper ces jeunes garçons à des exercices physiques qui les fatiguent, des entraînements militaires, du football, de la marche dans le vélodrome que le directeur de *l'Auto* met volontiers à leur disposition... On convient qu'il serait bon de compléter ces exercices par une sorte d'allocution, commentaire des événements, exhortation, etc...

On m'a chargé d'aller trouver Arthur Fontaine (ce que j'ai fait ce matin) et de lui demander si l'on n'obtiendrait pas la réouverture de quelque usine et l'embauchage de jeunes garçons. Ne pourrait-on pas, a proposé quelqu'un d'autre, décider quelques petits fabricants, menuisiers, cordonniers, serruriers, etc... à se charger de la formation de deux, trois ou quatre gars de bon vouloir ? (Fontaine a pris note de cette proposition qu'il signalera dans le rapport qu'il prépare.)

Puis, quand nous sortons, Tristan Bernard m'accompagne et me parle de la situation des jeunes mecs des boulevards, appelés à *remplacer* leurs aînés et grisés par leur subite importance.

A 5 heures, à la mairie du VIIe, trente-cinq personnes assemblées autour du maire, offrent leur bonne volonté pour donner aux familles des nouvelles des soldats. Il s'agit de se tenir une ou deux fois par semaine au bureau des informations où, à des heures fixes, viendront les parents inquiets; les listes qu'on aura devant soi ne porteront que des indications sommaires : blessé, blessé grièvement, prisonnier, sans nouvelles. Il s'agit aussi

d'aller directement dans les familles, leur « faire part » en cas de deuil.

18 août.

Toujours rien. Les journaux exagèrent à qui mieux mieux l'importance de petits faits : capture du premier drapeau. Hier nous l'avons vu, exposé qu'il était dans la cour intérieure du ministère; une grande foule se pressait à le contempler; on ne manifestait point, car on n'eût su dans quel sens, et s'il fallait applaudir ou conspuer; le drapeau bavarois était extrêmement beau, d'un rouge violacé, écartelé de blanc, sur quoi se détachait, au milieu, l'aigle noir. Il était de soie; il semblait palpitant, frissonnant, vivant. Capture d'un navire de guerre autrichien. Échec des Allemands sur divers points de la frontière; à voir les lieux où on les dit repoussés, on en déduit qu'ils s'étaient avancés un peu plus avant qu'on n'avait d'abord osé le dire. On apprend qu'Altkirch a été *repris*, ce qui laisse entendre qu'on avait dû un moment céder la place. J'apprenais hier par Fontaine que les Français étaient entrés à Colmar le même jour qu'à Mulhouse, descendant par un des cols, mais qu'ils en étaient repartis presque aussitôt.

Une carte-lettre de Ghéon, tout déçu : le petit hôpital dont il aurait la direction n'est qu'un lieu de plaisance; on n'y voit aucun blessé.

Ce même événement qui, pour tant d'autres, doit leur révéler leur courage, sera-t-il donc pour nous une école de fainéantise et de veulerie ? Nous voici donc contraints à l'égoïsme. C'est contre quoi nous nous démenons en vain.

19.

J'ai gagné par le bois, hier, la Villa où je devais prendre un vêtement, puis la demeure de Belot où nous avions pris rendez-vous avant-hier. J'ai pu constater en effet, à divers endroits des fortifications, du côté du Bois, dans les fossés, des assemblées de jeunes gens. Ils avaient trimbalé là des chaises de métal prises je ne sais où, et assis en cercle, jouaient aux cartes.

Il n'eût sans doute pas été prudent d'approcher, et du reste, je n'en avais aucune envie; je suis donc resté sur le petit chemin qui longe le haut du fossé, et bientôt j'ai repris l'allée principale.

Les abords du bois m'ont paru beaucoup moins abîmés

que de coutume, sans doute par suite de l'interruption des courses.

La réunion chez Belot n'a pas été oiseuse et je pense qu'il parviendra à organiser le travail, ou tout au moins la distraction, de ces jeunes gens désœuvrés. Mais je n'avais que faire dans ce conciliabule et je n'irai pas au prochain.

Recommencé à étudier mon piano — sans aucun plaisir du reste.

Les blessés qu'on a transportés à Vichy redisent couramment que les Allemands tirent sur les blessés et les brancardiers. Les journaux sont pleins de récits abominables.

20.

Il faut se laisser convaincre pourtant et admettre que l'utilité n'est pas toute sur la ligne de feu; l'important c'est que chacun soit à son poste.

Chaque soir, sous le bec de gaz de la petite salle à manger des Théo, tous quatre rassemblés autour de la table de chêne, les Théo, Jean Schlumberger et moi, nous nous plongeons dans les journaux du soir. Pour la quatrième ou cinquième fois nous resuçons les mêmes récits, les mêmes nouvelles, que nous avons, depuis la veille, lues dans *le Matin,* dans *l'Information,* dans *le Figaro,* dans *l'Écho,* dans *le Matin* du soir — et en anglais dans le *Daily Mail,* où un instant elles ont pris une sorte de vigueur nouvelle. Et si les journaux sont épuisés avant l'heure du couvre-feu, j'ai là le Chuquet (1870), *le Désastre* de Margueritte et *la Débâcle* de Zola. Hier soir, excédé, exaspéré contre cette militarisation de l'esprit, avant de m'endormir, j'ai sorti de la bibliothèque d'Élisabeth *Sesame and Lilies* dont j'ai lu presque toute la préface (nouvelle édition); il me semblait me plonger dans un flot d'eau claire et que toute la poussière et le hâle d'une trop longue course sur une route aride s'y lavât.

Sans doute, pour ceux qui sont mobilisés, le port du costume militaire autorise-t-il une plus grande liberté de pensée. Pour nous qui ne pouvons revêtir l'uniforme, c'est l'esprit que nous mobilisons.

J'ai été rue du Louvre m'enquérir de ce qu'était la « Ligue de la Pensée nouvelle »; une affiche collée aux

murs nous fit espérer pouvoir déverser ici le surnombre des infirmiers inscrits à la Croix-Rouge. Il s'agit ici de visites domiciliaires que font ceux qui adhèrent à cette ligue, dans le but de rechercher les familles malades que des médecins attachés à la ligue s'engagent à soigner gratuitement. Au troisième étage sur la cour d'un énorme immeuble de la rue du Louvre, celui qui m'a reçu parlait le français avec un pur accent germanique, qui pouvait se dire Alsacien; qui pouvait même l'être... mais tout dans l'aspect du lieu m'emplissait de défiance. Il a pris mon nom, m'a donné une carte, et je crois que là se borneront nos relations.

Jean Cocteau m'avait donné rendez-vous à un « thé anglais » au coin de la rue de Ponthieu et de l'avenue d'Antin. Je n'ai pas eu de plaisir à le revoir, malgré son extrême gentillesse; mais il est incapable de gravité et toutes ses pensées, ses mots d'esprit, ses sensations, tout cet extraordinaire brio de son parler habituel me choquait comme un article de luxe étalé en temps de famine et de deuil. Il s'est vêtu presque en soldat, et le coup de fouet des événements lui donne bien meilleure mine; il ne résigne rien, et simplement tourne au martial sa pétulance. Il trouve pour parler des boucheries de Mulhouse des épithètes amusantes, des mimiques; il imite le son du clairon, le sifflement des shrapnells. Puis, changeant de sujet, car il voit qu'il n'amuse pas, il se dit triste; il veut être triste du même genre de tristesse que vous, et soudain épouse votre pensée, vous l'explique, puis parle de Blanche, puis singe Mme R., puis parle de cette dame, à la Croix-Rouge, qui criait dans l'escalier : « On m'a promis cinquante blessés pour ce matin; je veux mes cinquante blessés. » Cependant il écrase un morceau de cake dans son assiette et le déguste à petites bouchées; sa voix a des éclats, des retours; il rit, il se penche et se ploie vers vous et vous touche. L'étrange, c'est que je crois qu'il ferait un bon soldat. Lui l'affirme, et qu'il serait courageux. Il y a chez lui l'insouciance du gavroche; c'est près de lui que je me sens le plus maladroit, le plus lourd, le plus morose.

21.

Hier, chez Élie Allégret puis chez M. P., au sujet des soupes populaires. M. P. est tout bouffi de vertus civiques.

Il dirige une soupe populaire au XVIe, qui lui fait voir d'un mauvais œil l'œuvre parallèle de la Mairie. Si sa vertu rentre dans le rang, elle va tourner à l'aigre et l'empoisonner; déjà l'on sent que ça commence.

Vers la fin du jour, je retourne chez Élie Allégret lui communiquer les résultats de ma visite.

Copeau arrive du Laugier, comme précisément nous allions monter nous coucher, et retarde d'une heure l'instant du couvre-feu. Il paraît rajeuni, plus Diderot que jamais, embrassant chaque projet neuf à pleine bouche et de plein cœur. Il parle de rouvrir le Vieux-Colombier, pour des représentations et récitations de circonstance, qu'il voudrait organiser aussitôt. Il parle aussi de partir pour l'étranger, puisqu'il ne fait rien à Paris; il voudrait en voir un peu plus; il voudrait écrire des articles dans les journaux — les articles qu'il lit, fussent-ils de Barrès, lui paraissent insuffisants, médiocres; il estime qu'il pourrait faire mieux; et je le crois sans peine, tout au moins pour les premiers qu'il écrirait...

On commence à voir circuler dans les rues, rasant les murs, des êtres bizarres, lucifuges, semblables à ceux que les grandes marées découvrent, à mesure que se retirent les flots.

Hier une sorte de colonel Chabert, perclus, presque aphone et qui pourtant faisait de son mieux pour chanter afin d'attirer la charité des passants. On ne l'entendait point, on ne s'arrêtait point. Il tenait un petit garçon par la main, un autre plus petit suivait. Tous deux laids, hâves et qui semblaient avoir désappris pour jamais de sourire. J'ai demandé leur nom, leur adresse et, ce matin, j'ai été rue Bolivar, tout près des Buttes-Chaumont, voir de plus près leur misère. Les deux petits garçons n'étaient plus là; j'ai trouvé au premier étage d'une maison basse le vieux de l'autre jour, près d'une énorme femme geignante et essoufflée qui m'a raconté son histoire. Deux fois mariée, elle a donné le jour à dix-sept enfants, dont dix vivent encore — tous poitrinaires. Les deux fils aînés sont sous les drapeaux. La municipalité les soutient de manière à peu près suffisante, somme toute; — je m'attendais à trouver pire misère dans ces tristes quartiers, c'est aussi qu'il faisait très beau temps.

Lu la préface de Yeats à W. Blake tout en marchant.

23.

Les éditions spéciales des journaux paraissent à toute heure du jour, entretiennent la fièvre du public. Les plus pauvres gens en achètent; des crieurs parcourent les rues en courant et l'épais paquet de papiers qu'ils ont sous le bras s'épuise vite. On espère sans cesse et veut encore en apprendre un peu plus; mais rien ne parvient du théâtre de la guerre que ce que le ministère consent à laisser passer; et, comme les communiqués officiels seuls sont autorisés, tous les journaux disent exactement la même chose. Nous nous promettons de résister à leur sollicitation et de boycotter les feuilles du milieu du jour.

Avant-hier, à 7 heures du matin, j'ai conduit à la gare Saint-Lazare Jean Schlumberger qui menait à Braffy la femme de Jouvet pour ses couches.

L'après-midi, été revoir aux Invalides le drapeau bavarois que nous avons pris. Une grande foule se pressait dans le passage en contre-bas qui mène de l'une à l'autre chapelle. Le drapeau était exposé au-dessus de la porte qui ouvre sur la grande cour intérieure; il m'a paru beaucoup moins beau que l'autre jour, et déjà tout raidi par la mort; cela tient aussi à ce que la hampe en était cette fois presque horizontale, de sorte que l'étoffe retombait sans aucun pli; aucun souffle non plus ne l'agitait; même sa couleur me paraissait moins surprenante.

25.

J'ai de nouveau laissé s'échapper un jour. Hier lundi, j'ai été relancer Copeau aux Invalides et je lui ai demandé de venir déjeuner au Laugier, où j'ai apporté un melon. Il se raidit et son énergie (je devrais dire plutôt : son excès de vie) galvanise ceux qui l'entourent.

Avant-hier soir, Pierre de Lanux était venu dîner. Il part comme correspondant du *Figaro,* pour Venise et les points qu'il pourra atteindre de la côte autrichienne. Tout ce soir Jean Schlumberger et moi nous gonflons le projet de nous faire envoyer également comme correspondants de guerre, en Italie. Mais la nuit ayant passé par là-dessus, nous nous accordons à reconnaître que les services que nous pourrions rendre là-bas resteraient

vagues et que notre agrément y trouverait par trop son compte.

Je continue la lecture de Blake avec étonnement. Commencé *Tess of the d'Ubervilles,* que j'ai déjà lu (mais pas bien) en français.

Mon vaccin prend férocement et m'enfièvre. Cette nuit, j'ai beaucoup pensé au récit militaire que je projetais et qui sans doute prendra place et peut-être servira de conclusion à mon roman. Il me faut le noter. Je me suis toujours repenti de n'avoir pas consigné chaque projet, au moment même qu'il prenait forme et éclosait dans mon esprit.

La journée du 25 fut lugubre. Du haut de quel fol espoir on retombait. Les journaux avaient si bien fait que le peuple commençait à s'imaginer que notre armée n'aurait qu'à paraître pour mettre l'armée allemande en déroute. Et pour s'être repliée sur ces positions qui huit jours plus tôt paraissaient si bonnes, déjà l'on prédisait l'investissement prochain de Paris. Chacun quêtait un mot d'encouragement, d'espoir, car on n'était pas profondément démonté — plus exactement chacun se réveillait d'un rêve — et l'on regardait presque avec stupeur les images idiotes des cartes postales représentant la « famine à Berlin » : un gros Prusco, assis en face d'une tinette, repêchait, à l'aide d'une longue fourchette plongée dans la lunette, des saucisses douteuses qu'il enfournait aussitôt, ou tel autre Allemand chiant de peur à la vue d'une baïonnette; d'autres fichant le camp, — où jamais sans doute la niaiserie, la malpropreté, la laideur de la bêtise populacière ne s'était révélée d'une manière plus compromettante et plus honteuse.

26 août.

Les Français qui jouaient franc jeu, s'indignaient de ce que les Allemands, à la guerre, n'observassent pas les règles du jeu.

Pour ces autres, il semblait qu'ils travaillassent à discréditer à tout jamais la guerre; et, comme pour prouver que la guerre était chose mauvaise, s'il est vrai qu'en guerre le but est de vaincre, c'est avec le pire qu'ils triomphaient.

Le 25 et le 26 commencèrent d'affluer à Paris ceux

qui fuyaient les villages incendiés. Un vieillard arrivait presque fou (l'oncle de Mme Ruyters) qui répandait autour de lui l'épouvante. « Nous ne sommes pas de force! répétait-il. Nous ne sommes pas de force! Ces gens-là ne respectent rien. » Il avait fait à pied une route énorme, rampant, se cachant, traversant les lignes de feu, voyant partout autour de lui fumer les bourgs et les fermes. Surpris à quelques kilomètres du village dont il était bourgmestre, il n'avait pu regagner son poste, séparé de sa famille, de son devoir, par une subite barrière de feu.

C'est au Cirque d'Été qu'on campait ceux de Valenciennes; des enfants étaient reçus rue Vaneau. Mme Edwards affirmait que nombre de ces petits avaient les mains tranchées, qu'elle les avait vus. D'autres avaient les yeux crevés et d'autres des blessures abominables. La chose n'a jamais pu être vérifiée.

Mme Théo rencontrait hier, devant une charcuterie, une pauvre femme si défaite que d'abord elle pensa lui donner quelques sous; puis, se reprenant elle pensa que le mieux était de la mettre en rapports avec cette société où elle venait de s'inscrire et dont elle avait pu constater déjà le bon fonctionnement. Elle lui demanda donc d'abord si elle était de l'arrondissement.

« Eh! Madame, répondit l'autre, avec l'accent traînant que Mme Théo reconnut aussitôt; je suis de... » (ici nom de village que je ne connaissais pas).

Elle était venue avec deux petits enfants, dont une dame compatissante proposa tout aussitôt de se charger; hébergée au Cirque d'Été, avec tant d'autres.

« Je pense que vous êtes contents de nous », ajoutait-elle (et c'est bien en effet dans le spectacle du noble courage des Belges qu'aujourd'hui nous puisons notre réconfort). Mme Théo lui dit alors qu'elle était belge également, et précisément, originaire du même village.

« Ah! les Russes! si vous croyez qu'on peut compter dessus! Leurs officiers sont aussi pourris que leurs bureaucrates! Croiriez-vous qu'ils vendaient aux officiers autrichiens le foin de leurs propres chevaux! »

Cependant le petit Joseph Retinger avait pu revenir de

Pologne, après mille aventures, dont une des plus sinistres fut son incarcération à son arrivée à Paris.

Mme Edwards parlait alors avec la passion la plus vive de la cause des Polonais. Quelles garanties leur offre la déclaration russe ? Elle n'est pas même signée du tsar, mais bien seulement du grand-duc Nicolas (?). Des trois Polognes, la russe fut toujours la plus malheureuse, et la Pologne autrichienne la moins. (Joseph Retinger est Polonais autrichien.) « Et c'est le pays qui a enlevé aux nôtres toutes libertés de culte et de pensée, qui a voulu supprimer jusqu'à notre langue, qui vient à présent nous promettre une liberté que rien ne garantit! » On a mené Retinger devant Philippe Berthelot; mais qu'est-ce que celui-ci pouvait dire ? Mme Edwards s'indigne qu'il ne se soit pas engagé. On eût voulu que la France ratifiât le geste des Russes, mais la France craignait les futures difficultés diplomatiques, et refusait de se prononcer.

On affirma, par la suite, que Joffre aurait voulu l'offensive immédiate, à quoi Messimy se serait obstinément refusé.

Cependant Messimy, surmené et presque épouvanté de ses responsabilités imprévues, ne pouvait plus suffire. Une crise gouvernementale en un pareil moment eût sans doute été périlleuse et, de quelque parti qu'il fût, pas un Français soucieux d'abord des intérêts du pays ne l'eût pu souhaiter; mais sans doute n'était-il pas impossible de dédoubler ou détripler ce ministère; une sorte de conseil supérieur tenu par Delcassé, Millerand et Briand prendrait la place de Messimy; cela se ferait tout simplement et sans secouer les autres ministères. C'est à quoi Clemenceau préparait l'opinion dans son habile article du 26 — qui indignait si fort Marcel. « C'est la dernière fois que j'achète l'*Homme libre* », s'écriait-il avec un ton si furieux que, devant, on ne pouvait que se replier et se taire.

Voir, le lendemain, la reformation du ministère.

(Pourquoi pas Clemenceau ? — Il avait été pressenti, disait-on, mais avait décliné l'offre.)

L'article en question signalait ce qu'on appela ensuite

l' « Incident du *Times* » et que le *Temps* signala le soir même. Marcel cependant haussait les épaules et, s'emportant de plus belle, déclarait que cela n'avait aucune importance, et qu'il était perfide d'en tirer argument contre le gouvernement.

Absurdes et criminelles manchettes du *Matin :* « Les Russes à cinq étapes de Berlin ». « L'étau des alliés se resserre », etc...

Puis le lendemain matin (27) on apprit que le ministère était reconstitué! Cela s'appelait le *Ministère de la Défense nationale*.

Le 28, déjeuner chez Arthur Fontaine avec Copeau et Tannery. J'amène Joseph Retinger. La manière dont le domestique, en le servant, l'observe. Fontaine, anormalement doux, souriant, boit, pendant le repas, une tisane et prend des petits cachets. Par instants, il appuie sa main gauche sur son estomac. Je n'ose lui demander des nouvelles de ses fils. Il dit, en parlant de Charleroi : « C'eût été une victoire, et l'Italie marchait. »

Tannery est auprès de Delcassé, chargé d'intercepter les Marconi d'Allemagne aux peuples neutres, qui passent par la France; il dit :

« J'ai pu ainsi former des dossiers très importants. Il semble que jusqu'à présent l'Allemagne ne se soit pas méfiée; elle a continué à correspondre; ou du moins, à croire qu'elle correspondait. J'ai une chemise pour l'Espagne, une pour le Portugal... j'en ai même une pour la France. Et c'est ce qui a permis de pincer un certain nombre d'espions, à coup sûr. »

Il est certain que les Allemands ne voient pas la même face de la guerre que nous. Nous en voyons la face horrible.

La conversation dans le wagon, dès avant la déclaration de guerre, des uhlans « égarés » passant continuellement la frontière, qui demandent qu'on les remette dans le bon chemin. Le pays pourri d'espions est averti que la frontière est dégarnie sur ce point. Les Allemands entrent comme chez eux et, trois semaines, s'établissent

dans le village — qui successivement est repris par les Français, puis par les Allemands; puis enfin repris une dernière fois par les Français en attendant que les Allemands s'en ressaisissent encore. Quand la première fois ils le laissèrent, ils dirent aux habitants : « Nous reviendrons! » et quand ils revinrent ils mirent tout à feu et à sang. Ils boutèrent le feu aux quatre coins des immeubles (ils avaient un corps spécial pour cela) puis, postés devant les portes, canardaient qui voulait sortir. Suivant son tempérament on choisissait entre la grillade ou la balle.

Au moment de s'enfuir, les paquets faits, la mère ne parvient pas à retrouver son fils, l'aîné; ce petit gars (13 ans) trop curieux, était retourné *voir*.

« A cet âge on n'a pas ses yeux dans sa poche. Rien ne lui échappait, Monsieur. Avec ça, pas assez poltron; lui et ses camarades ils allaient près des soldats allemands et leur criaient : « Vous n'aurez pas Verdun, vous êtes trop bêtes! »

« On a violé la petite de notre voisine. La père ne voulait pas le dire, par fierté, mais le médecin l'a bien constaté. Il y en a un qui voulait plaisanter; il venait à moi en riant; il me proposait de l'argent. Enfin je m'en suis plainte à son chef. Il a ri à son tour et m'a dit : « Les soldats allemands ne sont pas capables de ça. » Mais l'autre insistait encore; alors un de ses camarades m'a défendue et l'a sorti; tous ne sont pas méchants. Tenez : ceux de la Silésie ont du cœur. Mais les cuirassiers (?) ce sont des brutes.

« Ils voient prendre la tête du bataillon qui entre dans le village par le directeur de la minoterie. — Ah! monsieur, que des Allemands viennent nous livrer, cela se comprend encore. Mais la plupart des espions, monsieur, étaient français. Le pays était pourri d'espions. »

Elle fit, avec ses deux petits, trente kilomètres à pied pour fuir l'incendie du village.

Sa voisine, enceinte, malmenée, accoucha dans un fossé.

T. sentait l'estomac, le cœur, le jarret lui manquer; c'était un extraordinaire relâchement de tout son être; il n'avait plus de pensée, plus de chaleur, plus de souffle; par instants un vertige affreux le prenait, comme si le

sang se retirait à la fois de son cerveau et de son cœur. Il suait.

Retour au pays. Il s'étonnait presque de retrouver encore tout en place. Son imagination faisait de tels bonds, qu'il eût trouvé presque naturel que l'avenue qui environnait la maison fût déjà rasée, pour je ne sais quel « besoin de la défense ».

Il s'étonnait du calme de certains; il admirait d'abord, jusqu'à l'instant qu'il comprit que ce calme était dû au parfait manque d'imagination.

Le chien qui *serait* gênant :

La cible qu'on abat; qu'on ne sait où cacher; qu'on noie dans la fosse à purin.

Personnages :

Celui qui se paie de phrases, qui sent qu'on ne le croit pas, s'en irrite, mais peu à peu se rend compte qu'on avait raison de ne pas le croire.

Au moment du danger, il n'est pas là; ce n'est pas précisément qu'il ait voulu n'être pas là; il n'y a eu là qu'une inconsciente complaisance aux petites circonstances qui pouvaient le dégager. Il ne s'est pas cramponné à son poste.

Par contre, ceux sur qui l'on ne comptait pas et qui font leur devoir admirablement. On souffre d'avoir mal parlé, mal pensé d'eux.

A de certaines heures tout ce dont il paraissait qu'on pouvait tirer avantage se retournait contre nous. Le « mordant » de nos troupes — qui sans cesse débordent la ligne de protection de notre artillerie, de sorte que nos propres soldats se font tuer par nos projectiles[1]. La furie des troupes noires, et cet acharnement excessif qui entraîne à la mort tous leurs officiers à leur suite, parce qu'il n'y a plus moyen de leur faire lâcher prise et de les rassembler.

Il se réjouit d'abord d'apprendre que tous les blessés arrivent avec des blessures plutôt légères; puis il apprend

1. Le 4 septembre, Joffre donna des instructions spéciales à ce sujet.

que cela vient simplement de ce que l'on manque de brancardiers, de sorte que restent sur le champ de bataille tous ceux que leur blessure empêche de s'en échapper.

29 août.

Au Havre, on afficha une bien singulière dépêche; communiqué officiel sans doute; on lisait, écrit au pinceau sur des feuilles collées à la vitre, et tout un peuple s'attroupait pour lire :

NOTRE POSITION RESTE LA MÊME SUR TOUT LE FRONT, DE LA SOMME AUX VOSGES.

X. eut connaissance de cette dépêche dans le grand hall de la Bourse où il était entré pour chercher son courrier. Je le reconnus parmi ceux qui examinaient une carte affichée au mur et semée de petits drapeaux. J'entendis quelqu'un : « J'ai l'explication : c'est une coquille, une erreur de lecture; la dépêche portait : « du sommet des Vosges ». C'est du reste le texte qu'on lit aux fenêtres du *Havre-Éclair* (l'autre lieu d'information). » Nous y courûmes. Sur ces dépêches on ne lisait point autre chose que : « de la Somme aux Vosges », tout comme à la devanture du *Petit Havrais*.

T. prédit que dans trois mois d'ici, tant à l'est qu'à l'ouest de l'Allemagne, chacun se retrouvera sur ses frontières respectives, épuisé.

31 août.

Le pauvre oncle Yung, lisant les journaux un crayon à la main, suivant son habitude, donne de grands coups de crayon au récit des atrocités allemandes. Il voudrait que cela n'eût pas eu lieu.

Les deux vieilles tantes de V., à Étretat :

— Clémence, depuis un mois que nous sommes ici, tu me terrifies, tu m'affoles.

— C'est parce que tu reconnais que tout ce que je prédis se réalise.

L'autre voudrait partir, mais ne peut se résigner à quitter son amie, qui ne peut se résigner à quitter ses onze malles.

Difficulté de décider Jeanne à partir. « Ils ne viendront pas par ici. S'ils y viennent, ce ne sera pas avant longtemps. S'ils y viennent, ils ne feront pas de mal. » Etc. Terrible esprit de contradiction, d'opposition; joint à l'incapacité, tant ce qu'on raconte est horrible, d'admettre que cet horrible puisse être *présent*.

2 septembre.

Les Copeau et les Gilbert se décident à quitter Cuverville.

Le train de la veille occupé complètement par les blessés, n'a pas pris de voyageurs.

Chacun n'a droit qu'à trente kilos d'excédent.

Les hauts et les bas.

Conversation avec l'instituteur. Il explique à neuf la stratégie : impossibilité de prendre le pays autrement qu'en allant dans le sens des rivières. (Subitement réconforté.)

Étrange bruit qu'on entend le soir. Extraordinaire sérénité de la nuit. On entend le léger frémissement des branches. Ils vont jusqu'à la barrière du jardin et, là, restent longtemps, sans pensées, comme accablés par la beauté du clair de lune; non loin d'eux, dans l'herbe, un groupe de petites génisses, couchées, à l'exception d'une seule qui semble surveiller le troupeau; on entend le bruit de leur rumination tranquille. Mais à travers ces grandes voix pacifiques, malgré eux, leur oreille épie d'autres bruits.

A Étretat, X. (c'est moi) accepte l'invitation à déjeuner chez la directrice de *l'Hôtel Hauville,* dont il avait rencontré la sœur dans le train du Havre à Criquetot. Ils partent le jour même pour Nice, d'étape en étape, en auto. Ils auraient voulu fuir, la veille; mais le chauffeur était saoul. La sœur déconseille la résistance : les châteaux sont les premiers visés, etc... Elle vient de là-bas et en sait quelque chose. Il sent l'abandonner son courage.

Puis il voit arriver de Paris un troupeau de pauvres enfants; cent cinquante petits orphelins de mères, dont les pères sont sous les drapeaux. Ces mioches sont harassés, car ils ont mis dix-huit heures pour venir, à cause des arrêts innombrables du train. Mais il se dit que, pourtant, on ne laisserait pas venir ces innocents, si l'on